



Corps et culture

Numéro 2 | 1997

Plaisirs du corps, plaisirs du sport

Hédonisme philosophique matérialiste et philosophie du goût et de l'odorat

Jacques Gleyse



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/corpsetculture/374>

ISSN : 1777-5337

Éditeur

Association Corps et Culture

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1997

ISSN : 1268-5631

Référence électronique

Jacques Gleyse, « Hédonisme philosophique matérialiste et philosophie du goût et de l'odorat », *Corps et culture* [En ligne], Numéro 2 | 1997, mis en ligne le 24 septembre 2007, consulté le 19 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/corpsetculture/374>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© tous droits réservés

Hédonisme philosophique matérialiste et philosophie du goût et de l'odorat

Jacques Gleyse

- 1 Conceptuellement puissante, la plume de Michel Onfray glisse pourtant comme une caresse sur la texture veloutée des mots. C'est trop peu dire que de parler du plaisir de lire, avec cet auteur. Les phrases sont jouissives, succulentes, voire truculentes. Elle sont ciselées dans de l'or pur. A tel point qu'il est quasiment impossible d'en décrire la finesse, la perfection, la méticulosité. Rien ne semble laissé au hasard (à moins que tout n'y soit laissé) tant chaque paragraphe émeut par sa qualité, tant chaque concept évoqué l'est avec sensualité, pertinence, parfois impertinence et tant la forme et le fond sont nouveaux.
- 2 On le comprend, ce n'est pas un compte-rendu de lecture de l'œuvre de Michel Onfray que je¹ voudrais effectuer dans ce qui suit, ce n'est pas non plus un éloge, l'éloge laisse place à la critique, mais un panégyrique. Les livres de cet auteur sont entrés dans ma vie comme autant de friandises. Jamais encore je n'avais pris autant de plaisir (et ce n'est pas un vain mot rapporté à la philosophie hédoniste de l'auteur) à aborder un travail de recherche philosophique.
- 3 Je dois avouer avoir découvert Michel Onfray, il y a à peine trois ans à la suite d'un séminaire de « Corps et culture » sur le thème du plaisir grâce à mon collègue Guy Haye que je ne remercierai jamais assez pour cela. Le premier ouvrage qu'il me fût donné de lire *L'art de jouir* a été une sorte de révélation. A la suite j'ai dévoré (à belle dent pourrait-on oser dire avec l'auteur) l'ensemble de ses textes connus. J'ai également fait découvrir *L'art de jouir* à de nombreux collègues et amis, le verdict fût toujours le même : l'émerveillement devant autant d'idées nouvelles et autant de perfection d'écriture. Engageons cependant le lecteur peu accoutumé au discours philosophique, à ne pas agir de même mais à aborder cet auteur par *La raison gourmande* qui semble plus adapté à un large public.

- 4 La philosophie onfrayenne est révolutionnaire mais s'inscrit également dans une tradition de longue durée, tradition occultée ou scotomisée, on le verra plus loin, qui va des Cyniques à Nietzsche et qui met le vivre plaisir, le corps, la chair et le positionnement en sujet critique au centre de la philosophie. Michel Onfray réactive cette tradition en la renouvelant et c'est cela qui fait son indubitable intérêt. Dans le champ des Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives, la philosophie onfrayenne mettant le corps au centre et érigeant le plaisir du corps, sous différentes formes, en éthique ne saurait être éludée. Peut-être permet-elle même de reconsidérer ce que pourrait être une véritable éducation du physique qui ne se limite pas à la motricité efficiente. Cette recension, en tout cas, je l'espère, permettra de lancer un débat et de faire connaître des idées qui, bien que vulgarisées par les médias télévisuels (Michel Onfray a participé à différentes émissions de grande écoute) ne sont pas suffisamment connues et n'ont sans doute pas assez été débattues sur le plan théorique.

Une révolution philosophique

- 5 Depuis Nietzsche et Foucault, auxquels Michel Onfray se réfère fréquemment, on sait, bien sûr, que la sensualité, l'affect, le corps et le plaisir font partie de la philosophie. Mais ces deux auteurs n'en ont pas rediscuté les fondements profonds, matérialistes bien qu'ayant dans un cas constaté la mort de Dieu et dans l'autre la fin de l'homme. Pourtant lorsque Nietzsche écrit « M'a-t-on compris Dionysos contre le crucifié » il est extrêmement proche, un siècle avant lui, des propositions de Michel Onfray. Encore eut-il fallu que le père de Zarathoustra comprenne que sa philosophie était avant tout une philosophie de l'oeil et de l'oreille à laquelle il convenait de substituer, comme le fait Michel Onfray, une philosophie du nez et de la bouche. Là réside la révolution philosophique onfrayenne.
- 6 Bien sûr, celui-ci le note parfaitement, d'autres tels La Mettrie ou, bien plus tôt encore Diogène et les Cyniques, avaient perçus que l'homme était doté de cinq sens (et non seulement des deux privilégiés) et que le plaisir était son moteur. Bien sûr, ceux-ci s'étaient aussi intéressés tout comme Nietzsche au sexe des philosophes, à leur ventre, à leur nourriture mais aucun n'avait, ainsi que l'a fait Michel Onfray, systématisé l'entreprise au point de reconsidérer en totalité le point de vue philosophique traditionnel. Pour lui, en effet, « le corps est la seule voie d'accès à la connaissance » (Onfray M., 1989 : 16). C'est donc à un matérialisme hédonique que nous sommes conviés. Matérialisme poussé à un tel point qu'il déqualifie toute conception philosophique classique antérieure. En conséquence, Michel Onfray s'intéresse aux philosophes non orthodoxes, déviants, peu fréquentés ou considérés comme peu fréquentables pour les ériger en « humains plus humains ». Mais l'entreprise ne s'arrête pas là puisqu'elle vise également à ne plus dissocier des pensées classiques du ventre et de la nourriture qui les a produites. Elle ne dissocie plus le corps de la pensée, la raison de l'affect et du pulsionnel, du plaisir. Elle réincarne la philosophie. Entre l'essence et l'existence, elle ne choisit pas. Elle montre que l'une ne saurait exister sans l'autre.
- 7 L'infarctus subit par Michel Onfray en 1987 à l'âge de vingt-huit ans ne semble pas étranger à ce point de vue, si l'on en croit la préface de son premier ouvrage largement diffusé : *Le ventre des philosophes. Critique de la raison diététique* (1989). Toute la philosophie de l'homonyme de La Mettrie (Julien Onfroy de la Mettrie) est d'ailleurs peut-être finalement une vengeance contre la diététique et ... l'accident cardiaque. Mais qui pouvait rêver d'une plus belle vengeance pour le lecteur.

Le ventre des philosophes. Critique de la raison diététique

- 8 « Pour effrayer tout ce monde-là, il m'est venu l'impertinente et mauvaise idée d'un infarctus en fin d'année 1987. Ce trait d'esprit n'est pas sans pertinence, puisque c'est à ce délire des vaisseaux que je dois les pages qui suivent. Tous furent étonnés : les statistiques ne m'avaient pas prévu, on trouvait l'insolence plutôt saugrenue. Un infarctus à vingt-huit ans... » (1989 : 17). Voici donnée une partie de la clef de l'œuvre de Michel Onfray. Une autre réside, bien évidemment, dans la lutte contre la diététicienne qui le persécute de sa raison diététique. A celle-ci comme un pied de nez, l'auteur oppose *Le ventre des philosophes* et sa « critique de la raison diététique », peut-être même y oppose-t-il toute son œuvre : « Quelque temps après la diététique des centres hospitaliers et de réadaptation, je retournais à la vie normale... donc aux cuisines normales. Pour préparer à ma diététicienne retorse un plat à ma façon, il me vient à l'esprit qu'un ensemble de recettes pour un gai savoir alimentaire ne serait pas de trop. Il fallait au gendarme une leçon d'hédonisme. C'est pourquoi ces pages existent. Elles ne lui sont pas dédiées... » (*ibid.* : 18). Peut-être est-ce même ce pourquoi, toute l'œuvre existe.
- 9 A la suite c'est à un bien curieux banquet que nous convie Michel Onfray : le banquet des philosophes. Diogène, Rousseau, Kant, Fourier, Nietzsche, Marinetti ou Sartre ne sont pas conviés à cette ripaille pour y exhiber leur philosophie, mais pour y exposer comment leur philosophie ne peut trouver une intelligibilité hors de leurs habitudes alimentaires ou de leurs habitudes de vie. On est bien loin du banquet socratique : « Pétomane, onaniste et cannibale, Diogène a convié à son banquet les commensaux les plus emblématiques : Rousseau le paranoïaque herbivore, le chantre du goût plébéien, Kant l'hypocondriaque austère, soucieux de réconcilier l'éthylisme et l'éthique, Nietzsche le germanophobe qui instaure la cuisine piémontaise comme purification de l'alimentation prussienne, Fourier le nébuleux, désireux d'être le Clausewitz de la polémologie nutritive, Sartre le penseur du visqueux, accommodant les langoustes à la mescaline, ou Marinetti le gastrosophe expérimental, entremetteur des saveurs inattendues » (*ibid.* : 21). Au-delà tous sont ici pour exprimer l'importance du corps et surtout une éthique (l'auteur ose parler de « raison diétét(h)ique ») de la vie prônant, avec La Mettrie l'hédonisme ici et maintenant par défaut d'une existence ultérieure : « Destinés à la putréfaction et à l'éclatement en fragments multiples, la chair n'a de destin que dans l'antériorité de la mort. Le mésusage du corps est une faute qui contient sa sanction en elle-même : on ne rattrape pas le temps perdu » (*ibid.* : 160). Telle est finalement la leçon que l'on pourra tirer de l'analyse des goûts et des mœurs des philosophes étudiés.
- 10 Dès lors, le goût immodéré de Diogène pour un cynisme philosophique qui renie et conteste toute *doxa* jusque dans ses habitudes nutritionnelles et qui, récusant l'idée même d'accommodement des mets, leur simple cuisson, mourra d'avoir voulu ingérer un poulpe cru ; la passion de Rousseau pour les nourritures rustiques et particulièrement le lait et les laitages ; celle de Kant pour l'alcool et les repas amicaux ; celle de Fourier pour les petits pâtés qu'il ne parvient hélas pas à digérer mais qui sont les armes les plus nobles d'une guerre gastronomique ; les problèmes nutritionnels de Nietzsche, ses difficultés digestives, son rejet de la cuisine allemande au profit de la cuisine piémontaise ; la cuisine érigée en système révolutionnaire et futuriste déstructurant par Marinetti ; ou enfin les goûts ou plutôt les dégoûts de Sartre pour l'art culinaire et plus globalement pour tout ce qui touche à la table permettent, en miroir ou dans certains cas de manière antinomique et antithétique, de saisir le système philosophique mis en place par les auteurs. Ils permettent, en tout cas de saisir que la nourriture et la philosophie sont également affaire corporelle et affaire de sujets et qu'elles ne peuvent être abstraites de ce contexte.

- 11 Les philosophies froides (Kant) sont produites par des êtres souvent trop « chauds », comme les philosophies passionnelles (Nietzsche, Fourier) le sont, peut-être, par des frustrés de la chair et de la chère. Du moins l'art de vivre des auteurs ou leur mal vivre se retrouvent profondément inscrits dans les sillons de leur philosophie. Là est sûrement l'immense leçon qui ouvre toute l'œuvre de Michel Onfray. Pas de philosophie sans chair. Pas de philosophie sans vie. Pas de philosophie sans homme. Ainsi l'auteur en un clin d'œil permet-il d'associer les pensées d'Hegel intégrant la philosophie dans une dynamique historique (« la philosophie est fille de son temps »), celle de Husserl ou mieux de Foucault situant la connaissance et la science dans la vie, celle de Nietzsche enfin prophétisant une philosophie nutritionnelle et dionysiaque pour un « humain trop humain » déniait son corps, ses pulsions, son animalité. Ce faisant le philosophe appelle à la révolution philosophique. Il procède à une remise en contact de la philosophie et de la vie. Il redistribue le système de positivité qui permet d'organiser l'espace philosophique. Surtout et avant tout il récuse la seule valeur moderniste de la rationalité et de la rationalisation. En réintégrant le ventre (*épitumia*) dans l'esprit (*noos*) il restitue l'homme à l'animal, mais il rend également la philosophie à tous les hommes.
- 12 Le ventre des philosophes ouvert, toute la philosophie matérialiste hédoniste de l'auteur peut se déployer dans l'espace discursif. Elle peut, sans doute, fille de son temps, retrouver l'*épistémé* postmoderne qui, très probablement, substitue dans l'univers axiologique la passion à la raison, le plaisir à l'abnégation, l'incarnation aux anges.
- 13 Mais il faut d'abord réhabiliter les philosophies de la chair, du nez et de l'odorat. Il est nécessaire de vouer aux gémonies les contempteurs du corps. Il convient de ressusciter pour un temps, entre autres, les philosophes dont l'idéal-type existentiel est le chien.
Cynismes. Portrait du philosophe en chien
- 14 C'est le silence des bibliothèques et de l'université en général sur le sujet qui va guider le plus sûrement Michel Onfray vers ceux que, contrairement à Platon, Socrate ou Aristote l'on oublie.
- 15 Aristippe, dont l'exégèse est effectuée par Diogène Laërce, apparaît dans le groupe des philosophes cyrénaïques, au premier rang (après l'exergue nietzschéenne) des thuriféraires du plaisir corporel. Il est décrit comme valorisant les plaisirs du corps ici et maintenant (on est bien loin des positions platoniciennes !). « Il fréquentait les maisons closes avec bonheur, vivait d'ailleurs avec une fille de joie, confessait une passion pour les bonnes tables, la gourmandise et l'amusement. On sait aussi de lui qu'il dansait aux fêtes en portant des robes de femme. Détail amplifiant ma sympathie pour lui : il aimait les parfums, alors que tant de philosophes sont amputés de leur nez » (Onfray M., 1990 : 21). Plus globalement c'est parce que les cyrénaïques enseignent que le plaisir est une règle de vie, même s'il vient des choses les plus honteuses, qu'ils sont réhabilités et restitués à la pensée contemporaine par l'auteur. Il en va de même des gnostiques et notamment des gnostiques licencieux tel « Simon le sage dont la sagacité le faisait vivre en union libre avec une trentaine de couples qui pratiquaient tous l'échangisme [...] se nourrissait des aliments destinés aux dieux, pratiquaient l'inceste et faisaient l'ardente promotion des fornications les plus sportives et les plus audacieuses » (*ibid.* : 22). Tel est également le cas des sectaires ophites, pérates ou séthiens qui pratiquaient la sodomie en guise de rite initiatique (*ibid.*), des barbélognostiques fanatiques consommateurs de sperme ou encore des euchites « qui refusaient le travail et passaient l'essentiel de leur temps à ne rien faire ou à danser et à consommer des stupéfiants » (*ibid.*). Bref, Michel Onfray exhume des systèmes de représentations du monde que Michel Foucault, pourtant qualifié par

certains de « grand archiviste », n'avait pas évoqué en son temps dans une *Histoire de la sexualité* (1976 à 1984) se contentant souvent d'une lecture de philosophes et de penseurs beaucoup plus orthodoxes.

- 16 Michel Onfray fait surgir un monde insoupçonné qui trouve toute sa place dans l'univers axiologique contemporain. Ainsi touche par touche, en se référant à un passé extrêmement lointain et scotomisé par la pensée classique, l'auteur nous fait pénétrer dans son système de valeur hédoniste. Les auteurs tirés de l'oubli ne sont là que dans un but : révolutionner l'espace discursif philosophique, rompre l'ordre traditionnel du discours. En faisant entrer un sang nouveau (ou, jusque là dissimulé) dans l'ordre philosophique, ils permettent de fonder une philosophie radicalement révolutionnaire. Si Fourier voulait substituer une société fondée sur la passion à une société fondée sur la raison, Michel Onfray fait resurgir ces figures oubliées pour bâtir contre l'édifice philosophique de la rationalité un sanctuaire des plaisirs de la chair.
- 17 Dans cette optique ce sont les Cyniques qui, plus que tous les autres, trouvent grâce aux yeux de l'auteur. Parmi eux, Diogène est pour lui, sans doute aucun, l'idéal philosophique antique : « J'élus Diogène parmi tous » (*ibid.* : 23), car Diogène en effet « propose un gai savoir insolent et une sagesse pratique efficace : “ Derrière la causticité de Diogène, derrière sa volonté de choquer, nous percevons une attitude philosophique sérieuse, autant qu'aurait pu l'être celle de Socrate. S'il s'est appliqué à faire tomber un à un les masques de la vie civilisée et opposer à l'hypocrisie ambiante des mœurs de chien, c'est parce qu'il pensait pouvoir proposer aux hommes le bonheur ”. Diogène se fait donc médecin de la civilisation quand le malaise déborde les coupes et qu'il sature l'actualité » (*ibid.*). En une phrase tout est dit ou presque. Le cynique valorisant des mœurs de chien est finalement, dans son attitude provocatrice, ce qui permet à Michel Onfray de proposer quelques soins et surtout une nouvelle morale hédoniste à notre société sans valeur ou du moins toujours organisée sur des valeurs eschatologiques ou orthodoxes. Le philosophe en chien se constitue comme un antidote à la modernité rationaliste triomphante. C'est bien, en ce sens, à la révolution morale qu'appelle Michel Onfray, à la transmutation des valeurs (pour reprendre un lexique nietzschéen réactivé aujourd'hui par Michel Maffesoli). Ainsi face au fronton de l'Académie platonicienne où s'inscrit le poncif maintes fois rabâché : « que nul n'entre ici s'il n'est géomètre », l'auteur propose avec Diogène un tout autre frontispice : « que nul n'entre ici s'il n'est subversif ». Car si la philosophie cynique est là pour sa valorisation de la chair et du corps, pour son matérialisme hédoniste, elle est également convoquée pour sa potentialité révolutionnaire. Et là peut se déployer tout le projet de Michel Onfray. Diogène, et plus généralement les Cyniques, ne sont sortis de l'oubli que pour permettre une reconsidération totale des valeurs du sens commun actuel (auxquelles l'auteur oppose souvent avec Nietzsche des *Considérations inactuelles*).
- 18 Face au nationalisme, l'auteur avec Diogène, propose le mondialisme et l'universel : « “ il faut faire plus de cas d'un homme vertueux que d'un parent ”. Plutôt un Barbare s'il est sage qu'un Grec, s'il est sot. La formule vaut pour toute époque... De quoi donner à penser aux patriotes et nationalistes de toujours — si tant est qu'ils en soient capables » (*ibid.* : 149). Face au triptyque « travail, famille, patrie » toujours extrêmement vivace Michel Onfray convie la philosophie cynique : « “ Diogène aurait probablement ri d'être au chômage. Il ne se serait pas senti atteint dans sa dignité. Il se serait étonné de cette fixation moderne sur l'idée de travail ” » (*ibid.* : 135). Au travers de cette position il en appelle, en conséquence, à la paresse et aux loisirs, antithèses matérialistes du travail.

Ainsi écrit-il citant Nietzsche : « “ Celui qui ne dispose pas des deux tiers de sa journée pour lui-même est un esclave ”. Voilà des textes auxquels on peut penser que les cyniques auraient souscrit quelque vingt-cinq siècles plus tard » (*ibid.* : 137). Pour le deuxième pôle du triptyque pétaïniste la philosophie cynique et, par voie de conséquence, la morale onfrayenne ne sont guère plus indulgentes : « Contre le mariage le cynique promeut l'union libre au gré de la fantaisie. Il est toujours trop tôt pour se marier quand on est jeune homme, toujours trop tard quand on est vieux » (*ibid.* : 143). Bref, après les Cyniques il ne reste plus rien des trois piliers de l'édifice axiologique orthodoxe contemporain. C'est cela, entre autres, pour l'auteur, qui leur donne autant de valeur. Mais c'est tout autant leur rejet des dieux et des maîtres, leur raillerie vis-à-vis de récompenses sportives ou autres (médailles et distinctions) qui fait qu'ils trouvent grâce aux yeux de l'auteur. C'est également leur raillerie au regard de l'argent et des biens matériels futiles qui les rend exemplaires. Mais c'est surtout et avant tout leur goût immodéré pour les plaisirs de la vie, pour le jeu (pour une éthique ludique est un chapitre de l'ouvrage), la nourriture (quelle qu'elle soit) et le sexe duettiste, onaniste ou pluriel.

- 19 L'ouvrage clôt, il ne reste plus rien des stéréotypes moraux et axiologiques modernistes. Diogène et, plus généralement, les Cyniques sont les béliers conceptuels dont use Michel Onfray pour ouvrir les portes hermétiquement closes de la citadelle philosophique à une nouvelle philosophie de la vie, dans la vie, par la vie. A partir de cette exhumation d'auteurs si confidentiels, il peut redéployer la philosophie et lui donner de nouveaux espaces de liberté. Et c'est bien cela qui est visé : « La philosophie, aujourd'hui est confisquée par les doctes et les verbeux, les techniciens et les universitaires. Rien n'est plus malsain ni mortifère. Le goût pour la sagesse est mort et l'on a confiné l'activité philosophique dans des domaines où elle tourne à vide à l'intention de quelques-uns groupés en chapelles. La philosophie meurt de ne vivre que dans les universités et de ne se découvrir que parcimonieusement dans des endroits confidentiels. Elle a perdu le sens de la rue et de l'interrogation commune pour devenir une nouvelle théologie pour laïcs nostalgiques du temps de la puissance de l'église » (*ibid.* : 151).
- 20 *Cynismes* aura été finalement « prétexte à ». Diogène, Hipparchia ou Antisthène ne sont là, que comme des analyseurs. Ils ne font que donner une histoire et un point de départ, très lointain, à partir duquel le monde philosophique, si actuel, de Michel Onfray va pouvoir se déployer. Mais *Cynismes* situe également la méthodologie onfrayenne comme très proche de celle de Michel Foucault. En conviant des auteurs peu connus, scotomisés ou oubliés il réorganise l'espace du discours. Il ouvre des routes inusitées. Il révolutionne les représentations du monde et plus localement de l'épistémé philosophique. Il déplace les mots et les choses en des lieux où ils n'existaient pas. Après *Le ventre des philosophes* et *Cynisme* tout est en place pour que naisse une philosophie saturée des trames du temps présent. Une philosophie pour « l'au-delà du travail ». Une philosophie postmoderniste dans les feux de laquelle l'alchimiste d'Argentan transmute les valeurs. Une philosophie où le corps transcende l'esprit et où la chair devient essence humaniste. Une philosophie du *Carpe Diem*.
- L'art de jouir. Pour un matérialisme hédoniste
- 21 Si tant est que l'on puisse effectuer une telle distinction, *L'art de jouir. Pour un matérialisme hédoniste* est sans aucun doute l'une des pièces maîtresses de l'œuvre de Michel Onfray. C'est en tout cas l'ouvrage qui définit réellement la philosophie et la morale de l'auteur.
- 22 Deux exergues de l'ouvrage favorisent la saisie immédiate du fond. La première ouvre le chapitre intitulé « Vertus » et est due à Chamfort dans *Maximes et anecdotes* : « Jouis et fais

jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne : voilà je crois toute la morale » (Onfray M., 1991 : 199). La deuxième est due à Paul Valéry dans les *Cahiers* : « Tout Système Philosophique où le Corps de l'homme ne joue pas un rôle fondamental, est inepte, inapte » (*ibid.* : 86). C'est entre ces deux pôles fondamentaux que se développe l'ensemble de la problématique onfrayenne. D'une part, il y a nécessité impérieuse à organiser sa vie sur la jouissance ici et maintenant, sur une jouissance altruiste, positive et, d'autre part, corollairement ou subséquemment : il ne saurait y avoir de véritable philosophie que du corps. Avec La Mettrie, homonyme et homologue de l'auteur, au siècle des lumières, Michel Onfray peut en effet affirmer que toute la philosophie réside dans l'être matériel. La substance étendue est d'évidence première. On ne sera donc pas surpris de trouver plus de cent pages sur les deux cent soixante et dix-neuf que comporte l'ouvrage consacrées au « corps ». Et ce corps n'est plus celui des philosophies décrites comme philosophies de l'œil et de l'ouïe mais un corps et une philosophie auxquels participent activement les cinq sens.

- 23 Là encore une exergue permet de comprendre le fond de la pensée de Michel Onfray. Cette fois elle provient de l'œuvre de Feuerbach (*Contre le dualisme du corps et de l'âme, de la chair et de l'esprit*) : « le toucher, l'odorat, le goût sont des matérialistes, sont chair ; la vue et l'ouïe sont des idéalistes, sont esprit. Mais les yeux et les oreilles représentent la tête, les autres sens le ventre » (*ibid.* : 96). La conséquence de cette position est, bien évidemment, la définition et la promotion d'une philosophie matérialiste hédoniste mais aussi d'une philosophie du goût, du nez et du toucher. Et là, encore une fois, les références philosophiques, comme dans *Cynisme* ou le *Ventre des philosophes* sont pléthore, même si des auteurs beaucoup plus connus que dans les premiers ouvrages cités, trouvent toute leur place. La Mettrie, Marx, Nietzsche, Fourier, Sade, Marcuse ou Diogène permettent de promouvoir et de constituer cette nouvelle donne philosophique face à, pêle-mêle, Descartes, Kant, Platon, Malebranche, Bossuet, Pascal, Fénelon... et plus généralement aux penseurs de la modernité triomphante.
- 24 L'essentiel réside aussi dans la démonstration qu'une hiérarchie des cinq sens s'est progressivement constituée qui considère le nez comme vulgaire, bas et la vue comme haute et positive. Le siècle des lumières est, tout comme le christianisme, extrêmement important dans ce procès. A cette époque, à l'instar de Kant, mais encore aujourd'hui, beaucoup tolèrent l'ouïe et la vue. Ce sont des sens considérés comme « objectifs », qui peuvent permettre d'affiner l'acuité spirituelle mais le goût, l'odorat sont considérés par le philosophe de l'*Aufklärung* et de nombreux épigones, comme subjectifs, ramènent l'homme à son animalité et ne méritent que mépris. Le nez est dangereux car il sert à humer les parfums, les odeurs alimentaires, le sexe, tout ce qui à trait à la chair, la volupté, la peau, la jouissance physique. La philosophie classique en fait quelque chose de détestable. Cette aversion se vulgarisera à la suite au travers des désodorisants et « des mauvaises odeurs ». Nez et phallus se retrouvent liés, par la philosophie en général, dans un même rejet. Pour le nez on parlera de puanteur, d'odeurs fétides, assimilant l'odeur du nègre, du juif, du pauvre dans un même dégoût et, dans tous les cas, à quelque chose de sale. Le corps des saints, à l'inverse exhale un parfum suave et J. de Voragine explique que, même leurs cadavres échappent à la putréfaction. Quoi qu'il en soit, la méfiance à l'égard du nez, des narines, dénote pour Michel Onfray un mépris de la chair et de la vie, en général, chez la plupart des philosophes classiques.

- 25 La philosophie de Michel Onfray visera donc à réhabiliter, par la suite, les sens décriés et la chair en général. Cela sera particulièrement présent dans l'ouvrage qui paraîtra quatre ans plus tard : *La raison gourmande*, dont il sera question plus loin.
- 26 En tout état de cause, l'*Art de jouir* déborde de richesses aussi bien dans la forme que dans le fond. En outre, à sa lecture on va de découvertes en découvertes de surprises en surprises. Que souligner dans cette profusion de plaisirs de lire ? Très probablement l'attachement profond de l'auteur à La Mettrie, à Diogène et à Nietzsche qu'il permet de découvrir ou de redécouvrir. D'évidence : la nouveauté de l'œuvre, son aspect révolutionnaire. Sans doute peut-on se contenter de la résumer avec l'auteur en laissant au lecteur ce hapax (— moment unique dans l'existence — mot cher à Michel Onfray) qu'en constitue la lecture. « Dans la volonté d'une promotion des sens, Nietzsche posait, après Feuerbach, les linéaments d'une authentique philosophie du corps : une chair en paix avec elle-même et avec le monde, le seul monde qui soit. Une chair capable d'érotisme et de gastronomie, d'esthétique et de musique, de sensations tactiles et olfactives. Une chair en harmonie avec le réel, qui n'aille pas contre lui, mais dans son sens, qui obéisse aux injonctions de Dionysos plutôt qu'aux interdits d'Apollon. Avec le plaisir comme fil conducteur de l'éthique, " l'homme n'est plus artiste, il est lui même œuvre d'art ". Un corps artiste, esthétique est donc nécessaire : contre les anges et leurs tentations blanches, leurs modèles translucides, la chair doit devenir la vertu » (*ibid.* : 197). C'est effectivement de vertu, d'éthique et de morale dont il sera question dans l'ouvrage qui obtiendra deux ans plus tard le prix Médicis de l'essai.

La sculpture de soi. La morale esthétique

- 27 Ici, comme dans les ouvrages précédents — et c'est sans doute l'une des forces de l'auteur — l'exergue initiale permet de saisir le projet. Celle-ci, brève, incisive, est de Nietzsche dans *La volonté de puissance* : « Sois le maître et le sculpteur de toi-même ».
- 28 Il est effectivement question de sculpture et de maîtrise dans cet ouvrage. Ce dernier est soutenu par deux trames extrêmement fortes et complémentaires. La première se fonde sur l'image archétypale de la volonté de puissance que constitue la statue équestre en bronze, chef d'œuvre de Verrochio, du Condottiere Bartoloméo Colleoni (1400-1475) qui défendit indifféremment, en chef avisé des mercenaires, Venise ou Milan en guerre l'une contre l'autre. Cette statue, rencontrée par l'auteur au hasard des rues lors d'un voyage à Venise, est en quelque sorte l'image emblématique de la volonté de puissance et de la capacité à être le maître et le sculpteur de soi-même. Longuement Michel Onfray s'attache aux pas du Condottiere pour en extraire une véritable éthique esthétique de la construction de soi-même. Mais une deuxième trame, qui inclut la première, traverse également l'ouvrage, comme un soubassement.
- 29 Nous sommes conviés avec l'auteur, à une sorte de voyage initiatique, véritable ethnologie philosophique qui nous conduit sur les traces de Nietzsche de Venise à Sils Maria et Nice. Mais le fond n'est pas là. Il réside dans la tentative de définition d'une véritable morale esthétique ainsi que l'indique le sous-titre du texte. Car en arrière fond de ces deux figures identificatoires, c'est la morale onfrayenne qui se dévoile dans sa totalité. Ici encore les deux images ne sont que des analyseurs. Dans cette perspective, chaque chapitre s'intéresse à l'un des canons de cette nouvelle morale. Le premier qui trouve sa place dans une partie intitulée « Ethique » formalise le « portrait du vertueux en Condottiere ». Si celui-ci ou plutôt sa statue, réalisée par Verrochio qui transcende le personnage est décrit, dès le premier paragraphe, comme le modèle esthétique de « l'énergie pliée », c'est parce qu'il est l'un des modèles de fond de la philosophie

onfrayenne, empruntée pour partie à Nietzsche « une figure éthique, un *personnage conceptuel* me ravissent plus volontiers lorsqu'ils émergent du concret, de la pratique. Ainsi, ils peuvent servir pour retrouver la théorie qui n'a de sens que fécondée par les expériences générées par les émotions de la vie. Le *Condottiere* me plaît moins pour ce qu'il fut historiquement que pour ce qu'il permet dans le registre de l'éthique » (Onfray M., 1993 : 31-32). L'essentiel est dit. L'un des premiers fondements de l'éthique esthétique onfrayenne se situe dans le fait de se positionner en sujet décidant et le *Condottiere* est cette figure. Comme chez Nietzsche au « tu dois » il convient de substituer le « il faut que je.. », à la figure de la soumission celle de l'émancipation. Le *Condottiere* est cette image métaphorique concrète. Et ce dernier point est d'importance pour Onfray qui ainsi peut poursuivre sa révolution philosophique en quittant les chemins de la philosophie classique (celle des discours théoriques). Utiliser des images du réel concret comme justification philosophique est une des innovations de l'ouvrage. On retrouvera de multiples exemples de cette innovation dans l'ouvrage suivant de l'auteur. Le *Condottiere* est donc là, d'abord, comme symbole émancipatoire de l'affirmation du sujet. L'énergie pliée en est le fond. C'est cette énergie prête à s'exprimer qui constitue le sujet qui lui donne sa force, qui le positionne en posture critique, en attitude résistante. La statue de Verrochio contient cela. Mais elle contient également (ce qui est le titre du chapitre suivant) « la virtuosité ». Dans cette virtuosité il est plus question de *virtù* que de vertu (qui renvoie par trop à « la vertu abêtissante du christianisme » — Onfray M., 1993 : 50). La *virtù* c'est en effet « l'art des pointes » on pourrait même dire pour chaque individu : l'art des cimes. « La *virtù* est incandescence, braise et feu. Elle induit la virtuosité, la capacité à réaliser une action avec brio, élégance et efficacité. De même, elle suppose l'excellence et la manifestation d'une personnalité, d'une façon unique de procéder. Talentueux, habile et supérieur dans ses fait et gestes, le virtuose marque le réel de sa griffe, imprime un style et révèle des chemins par nul autre empruntés. Avec lui se manifestent de nouvelles méthodes, de nouvelles généalogies : il est un point au-delà duquel peuvent s'appréhender autrement des pratiques, une sorte de premier jour pour une année neuve » (*ibid.* : 50). Voici décrit l'idéal de la sculpture de soi auquel Michel Onfray nous invite. Colleoni, le *Condottiere*, en est le prototype concret. Dans ce sens il invite à la jubilation, à l'athéisme, il est le contraire de l'esprit religieux, il est libertaire et contre tous les totems : « Liberté, Égalité, Fraternité » aussi bien que « Travail, Famille Patrie » (*ibid.* : 65). C'est en cela qu'il est virtuose. Mais si la virtuosité est l'un des aspects de la sculpture de soi que nous propose l'auteur il ne saurait suffire à lui seul à la constitution d'une éthique esthétique.

- 30 Un deuxième élément s'impose : l'exception. Le sujet pour se poser en tant que tel doit être et se concevoir comme exceptionnel. Là surgissent pour étayer le propos les figures de Diogène, à nouveau, du *dandy*, de l'*anarque* de Jünger, de l'*Homme multiplié* de Marinetti et de bien d'autres encore. L'exceptionnel en tout état de cause se défie du pouvoir et de tous les pouvoirs, si ce n'est du pouvoir sur lui-même. En cela il est narcissique en recherchant la constitution du moment d'exception. Ce moment atteint peut alors conduire à un *hapax* existentiel.» S'ensuivent tout naturellement les prémisses pour un commerce avec soi-même dont le dessein serait la promotion d'une esthétique » (*ibid.* : 84). Là débute la deuxième partie de l'ouvrage où l'auteur nous conduit sur le chemin qui mène à se sculpter soi-même. Sur ce chemin, la figure de l'artiste surgit comme celles de « l'énergie pliée », « de la virtuosité » et de « l'exception » précédemment.

- 31 L'artiste est préféré au philosophe par Michel Onfray : « L'artiste est une figure qui me repose du philosophe lorsque celui-ci est devenu une caricature de lui-même » (*ibid.* : 87). L'artiste en effet renie ce qui est apollinien, comme la rigueur mathématique, la science et la précision. Il se moque en conséquence de la raison raisonnante de la rationalisation à outrance et lui préfère — et l'auteur en cela est bien en phase avec la période dite postmoderne — l'intuition, l'émotion. Mais plus que tout cela encore l'artiste n'est pas un suiveur. Il n'est pas passif. Il cherche à promouvoir une œuvre mais sans que sa réussite propre l'obsède. C'est en cela également qu'il est modèle moral et esthétique. Davantage encore, se positionner en artiste, comme le Condottiere peut l'être, c'est avant tout se poser la question, comme l'artiste réussi son œuvre de réussir sa vie : « *il veut faire de sa vie une œuvre d'art* » (*ibid.* : 89). Là réside l'essentiel de la position artistique comme modèle d'existence. Dans la mesure où l'on est matérialiste et dans la mesure où l'on admet l'impossibilité de futurs eschatologiques ou transcendants, dans la mesure où l'on a conscience que seule existe la vie sur terre, alors il est clair que la seule philosophie possible, celle suggérée par la statue équestre de Verrochio, consiste à ciseler sa vie sur le mode de la constitution d'une œuvre d'art. Seul le positionnement en artiste peut permettre cela. « La sculpture » en cela est modèle éthique et esthétique puisqu'elle permet le surgissement, l'avènement de formes. Par ailleurs, mais dans la même optique, la sculpture, comme toute œuvre, se caractérise et se reconnaît parce qu'elle témoigne d'un style. Cela est particulièrement important pour Michel Onfray.
- 32 Le style, étymologiquement, renvoie à la verticalité. En ce sens, il s'oppose à la quadrupédie mais aussi à l'abaissement. Une sculpture de sa vie témoignant d'un style consiste à se constituer en singularité. C'est aussi refuser de s'abaisser devant quiconque. L'image, la sculpture du Condottiere est en cela particulièrement puissante. Elle fournit un modèle éthique tout autant qu'esthétique. La sculpture étant modèle de l'art est aussi modèle de vie : « L'art contemporain, dans sa composante sculpturale, au sens large, est le lieu d'une réactualisation singulière de la geste cynique antique. Nombre d'artistes sont frères de Diogène, émules de Cratès, complices d'Hipparchia » (*ibid.* : 119). Tout se tient dans le système philosophique onfrayen. L'artiste en étant peu orthodoxe, peu enclin à s'abaisser devant qui que ce soit, et surtout étant empreint de pulsion, d'érotisation, de sensualité, de « tripes » se situe évidemment davantage en dionysiaque qu'en apollinien. Il préfère la chair aux idées abstraites. Par son contact aux matières il est acteur dans le monde. Il ne subit pas, il agit ; et, qui plus est, il agit bien souvent de manière critique au regard de son époque. C'est aussi en ce sens que Michel Onfray peut constituer le théâtre contemporain comme un modèle moral et/ou philosophique : « Là encore, ce sont des pratiques que j'assimile à la sculpture : les corps, le temps, les gestes, les mots, les actions l'espace, le réel tout entier sont considérés comme des matériaux dont il faut extraire des formes » (*ibid.* : 123). Le body-art, le happening... fonctionnent sur cette logique. Ils débordent de chair et débordent le théâtre traditionnel. En cela ils peuvent également être intéressants dans l'optique d'une « économique » ou, plus clairement d'une « éthique dispendieuse ». C'est cela qui constitue la troisième partie de *La sculpture de soi*.
- 33 C'est dans la démesure que peut se mesurer la capacité vitale. Gaspiller, dilapider participe de la festività. Voici ce qui fait son intérêt pour une éthique dionysiaque telle que cherche à la promouvoir l'auteur. « L'excédent somptuaire », en cela le touche particulièrement. Economiser sa vie est donc aux antipodes de la sculpture de soi. Tout à rebours, l'on aura d'autant plus de chance de toucher à l'hédonisme que l'on ira vers la dépense irraisonnée de sa vie. Mais d'évidence « *toute dépense sans soutènement éthique est*

inacceptable » (*ibid.* : 155). C'est en cela que l'œuvre sadienne était vouée à l'échec. Dans le même sens la dépense sans fondement éthique positif peut conduire aux dictatures et à la barbarie ce que Michel Onfray ne peut en aucun cas accepter. Son éthique hédoniste ne peut être dissociée d'un humanisme même et surtout lorsqu'elle propose la prise en compte de l'animal qui est en l'homme. En tout cas on voit ainsi parfaitement en quoi la statue de Verrochio peut être un modèle pour cela. Le Condottiere est l'image même de la dépense somptuaire de sa vie, de son être. Etre dispendieux c'est refuser l'espace d'une vie petite. C'est se sculpter soi-même, encore une fois, comme exceptionnel, comme sujet unique dans une vie unique. La magnificence est une vertu qui va dans le même sens. Sur un autre pôle se situe le temps qui ne peut être exclu d'une « économique » telle que la conçoit l'auteur. Dans ce temps, deux éléments doivent être particulièrement mis en exergue, d'une part la capacité à oublier et d'autre part la possibilité de vivre sa vie en fonction de son propre temps et non du temps — pulvérisateur du principe de plaisir — des horloges. Le ressentiment est en effet l'inverse de l'éthique souhaitée. Au contraire, l'oubli définitif doit, dans certains cas, être valorisé. Il faut agir en ne retenant pas le pire des autres dans la mesure où le positif l'a, en termes hédonistes, emporté sur le négatif. Par ailleurs, chaque moment est un temps ressenti qui ne peut avoir de sens que pour celui qui le vit. Le temps ne peut donc être que totalement subjectif et subjectivé. Le jeu comme libre disposition de son temps propre doit, du même point de vue, être particulièrement valorisé.

- 34 L'essentiel étant dit, l'ouvrage ne peut se clore que par une « pathétique ». Cela fait l'objet de la dernière partie.
- 35 L'auteur, ici nous fait percevoir les ultimes fondements de son éthique si différente de celle de la plupart des philosophes contemporains (tels Comte-Sponville ou Etchégoyen). Il nous fait accéder, dès le premier chapitre, à « l'utilitarisme jubilatoire » et à l'hédonisme. Le renoncement aux passions si valorisé par l'ensemble de la modernité doit être reconsidéré car il constitue un vivant déjà mort. Il constitue un homme sans animalité. Finalement un homme qui n'est pas lui-même mais sa seule raison raisonnable. C'est ce à quoi *La sculpture de soi* propose de renoncer. On ne sera pas surpris, en tout état de cause, de trouver comme derniers termes symboliques de cette éthique : « du sublime » et « de l'aristocratie ». On a compris que *l'éthique onfrayenne est démesure face à la mesure*. Originalité face à l'uniformité. Exception face à la règle. Elle est donc d'évidence aristocratie face à la démocratie — mais aristocratie pour tous — et sublime face au banal et au quotidien.
- 36 *La Sculpture de soi* est donc un manuel de morale des temps modernes ou plutôt il en est l'antithèse absolue.
- 37 De ce fait, l'on ne s'étonnera pas que l'ouvrage se conclue en retrouvant les traces de Nietzsche à Sils Maria, traces sur lesquelles l'auteur croise à nouveau le Condottiere Bartoloméo Colleoni. La photo de sa dépouille mortelle découverte à Bergame confirme l'intuition qui ouvre le livre. Nietzsche lors de la rédaction de son Zarathoustra n'avait pas pu ignorer l'image emblématique du Condottiere. « Sur les marches de la chapelle, le soleil brûlait. J'eus l'étrange sensation d'assister à la fermeture d'un ouroboros, point de jonction et d'ouverture enfin mêlés, confondus, rejoints et retrouvés. Venise, Sils et Bergame jouant la tragi-comédie de l'Eternel Retour sous le signe de Zarathoustra... J'avais trouvé l'intuition de mon livre, le destin m'en confirmait le bien fondé » (*ibid.* : 269).

38 Là se ferme l'œuvre la plus directement éthique de Michel Onfray — si tant est que toute l'œuvre ne soit pas éthique — la suite tentera, d'un point de vue pratique, de formaliser une philosophie du goût et du nez ainsi que quelques fragments sur les avantages et les inconvénients de la mort. Le dernier ouvrage, sans doute le plus accessible pour le non initié à la philosophie, étant constitué de courts morceaux choisis qui sont de très bons analyseurs de l'ensemble de l'œuvre.

La raison gourmande. Philosophie du goût

39 L'exergue de Nietzsche dans *Le gai savoir*, comme à l'accoutumée, permet de traduire le sens de l'ensemble de l'ouvrage : « Connait-on les effets moraux des aliments ? Existe-t-il une philosophie de la nutrition ? ». Après les prémices théoriques que constituaient, pour la formalisation d'une philosophie du goût et de l'odorat, les premiers ouvrages parus, le texte étudié propose une mise en application. Il formule des suggestions concrètes.

40 Michel Onfray nous fait part dans ce texte, entre autres, de ses coups de cœur gastronomiques et, réactivant encore une fois des auteurs peu connus ou tombés dans l'oubli érige l'art de la table et du vin en véritable philosophie de l'être, en philosophie de la vie. On comprend, si l'on ne le savait pas, grâce à lui que l'art culinaire et œnologique est bien un fait culturel à part entière et surtout, pour reprendre l'expression de Serge Gainsbourg destinée à la chanson, qu'il n'est pas un art mineur, bien au contraire : il est une culture à part entière. Il est une culture aussi puissante qu'une symphonie de Mahler ou de Beethoven, qu'un tableau de Renoir, ou de Le Lorrain. Il est tout autant culture qu'un texte de Descartes, de La Mettrie, de Racine ou de... Michel Onfray. Un Château Yquem, mais aussi un bœuf bourguignon ou tout autre plat ou toute autre boisson sophistiquée sont porteurs d'une histoire ; d'une société, de techniques, de savoir-faire et surtout d'humain, d'humanisme. Le fait que l'on ne les ait pas érigés en faits de culture au même titre que les pratiques désignées plus haut, réside essentiellement dans la haine du corps mais aussi, plus particulièrement, dans celle du goût de l'odorat.

41 C'est pourtant un émoi gastronomique, bien loin des Pétrus, Cheval-Blanc, Ausone et autres Latour et Lafite qui installe le texte dans la perspective d'une réhabilitation du goût au plan philosophique : « L'idée me vint comme un éclair, fulgurant de l'endroit où elle était : dans les limbes, la mémoire de l'enfant que je fus. Mon meilleur souvenir gastronomique, c'était une fraise dans le jardin de mon père. La journée avait été chaude, un été. Les fraises étaient gorgées de cette chaleur qui brûle les fruits jusqu'au cœur où il sont tièdes.[...] Mon père m'a invité à la passer sous l'eau, selon son expression, pour la nettoyer et la rafraîchir.[...] Lorsque je mis la fraise en bouche, elle était fraîche sur sa surface et chaude en son âme, peau douce presque froide, chair tempérée. Ecrasée sous mon palais, elle se fit liquide qui inonda ma gorge. J'ai fermé les yeux [...] je fus cette fraise, une pure et simple saveur répandue dans l'univers et contenue dans ma chair d'enfant » (Onfray M., 1995 : 22). Tout est dit ou presque. On est bien loin de *La critique de la raison pure*, des *Méditations métaphysiques* ou de l'allégorie platonicienne de la caverne. C'est ici encore, mais sous d'autres formes, le jouir qui est cardinal, le corps qui est premier. C'est la réhabilitation et le triomphe des sens dévalorisés par la plupart des philosophes classiques. Surtout, l'existence dicte ses lois à l'essence.

42 A partir de ce point de départ et de cette conception fondamentale, nous sommes conviés à un autre étrange banquet où les commensaux sont cette fois Dom Pérignon, Grimod de la Reynière, premier véritable critique gastronomique, Noé qui montre comment l'alcool peut permettre l'accès au sexe et « aux génitoires », Brillat-Savarin discutant les vertus aphrodisiaques de la truffe, Chen Nung et C°, découvreurs du thé et bien d'autres encore

de Saint Patrick à Peter Kubelka. Cependant, le but clairement exprimé n'est pas d'exhiber là des phénomènes gastronomiques ou d'effectuer une « archéologie de la gastronomie », il est, encore moins, de fournir un livre de recettes de cuisine. Le but du texte est, une fois de plus, de glorifier le plaisir du corps face aux abstractions spirituelles. Le but est, évidemment, la valorisation du vivre-plaisir *hic et nunc*, face à la rationalité et la l'abstraction moderniste. La tâche étant bien exprimée en guise d'épilogue : « Pour une philosophie élargie au corps » (*ibid.* : 259). En effet, « Dionysos est nécessaire quand Apollon triomphe sans partage, ce qui est le cas dans notre civilisation » (*ibid.* : 89). Voici le but de Michel Onfray. La bouche, le plaisir de la dégustation d'Yquem ou de Pétrus sont ici pour permettre une reconsidération de l'espace philosophique mais aussi de l'espace éthique et esthétique. A l'oeil et à l'ouïe dominants Michel Onfray oppose l'art gastronomique, comme il oppose à la moderniste domination de la raison, l'hédonisme — peut-être — postmoderne. Laissons une dernière fois, en forme de clin d'œil l'auteur s'exprimer sur ce sujet : « Si le corps est le lieu spécifique où se cartographient les visions du monde, il va de soi qu'il n'est pas pensable de philosopher sans s'interroger sur la nature de cette matière qui pense. Quel corps ? Quel *je*, donc pense ? » (*ibid.* : 262)

Ars moriendi. Cent petits tableaux sur les avantages et les inconvénients de la mort

- 43 Mais savoir vivre implique, inéluctablement dans la vision onfrayenne, que l'on sache mourir : « Je crois qu'il faut lui abandonner nos vies de sorte que Thanatos, quand il triomphera, n'ait à ranger dans sa besace qu'un corps qui aura brûlé jusqu'aux derniers feux » (*ibid.* : 267). *Ars moriendi*, s'emploie pour permettre à chacun de pouvoir y trouver son compte à recenser cent petits tableaux sur la mort.
- 44 Sont présentés pêle-mêle, dans ce texte paru dans une édition relativement confidentielle (*Les Cahiers de folle avoine*), aussi bien des façons de mourir que des réflexions presque triviales sur la mort. A titre d'illustration, on peut citer les découpages anatomiques effectués par la mafia (« le sexe autour du cou »), les puanteurs des champs de cadavres de la deuxième guerre mondiale dans la poche de Falaise à Chambois (« le nez du prince »), l'humanisme de Staline devant la mort de sa fille (« les larmes de Staline »), ou la masturbation de Bataille au 85 de la Rue de Rennes devant le cadavre de sa mère (« L'onaniste et la défunte »). Le lecteur pourrait sans doute s'interroger sur cet éclectisme baroque et se demander ce qui peut bien unir de tels tableaux, au-delà de la présence de la mort. La réponse est simple. *Ars moriendi* est le constituant de base de la morale onfrayenne. Il démontre par l'évidence qu'il n'y a pas d'eschatologie. Que seule la puanteur, le froid et la putréfaction seront la conclusion de nos existences. Il rappelle à qui veut l'entendre que nous n'avons qu'une vie et qu'il n'y a ni lendemains qui chantent ni paradis. Celui qui ne brûle pas ses jours et ne fait pas de sa vie un paradis est rappelé à la réalité : nous n'avons qu'une vie qu'il faut sculpter au mieux. Les cents petits tableaux sur les avantages et les inconvénients de la mort rappellent aussi qu'il ne saurait être question de perdre du temps dans la relation aux être chers qui peuvent nous être retirés à tout instant. Ils nous affirment haut et fort qu'après il n'y a rien et que jouir et faire jouir sans faire souffrir ni les autres ni soi-même est la tâche première du philosophe du *Carpe Diem*. L'ouvrage est donc, comme tous les ouvrages de Michel Onfray, bien que manipulant des « faits divers » ou plutôt des faits singuliers : éthique. Il convie à un positionnement. « Il me paraît que sûr du néant qui suit la mort, il faut bien plutôt se soucier de ce qui se passe avant elle, et non après. Avant, tout, l'essentiel. » (1995 b. : 65). Si un doute subsistait sur le positionnement matérialiste de l'auteur, il est levé. Hors du corps, il n'y a pas d'homme. Hors de la substance étendue, aucune substance pensante.

Le désir d'être un volcan. Journal hédoniste

- 45 Le dernier ouvrage en date de Michel Onfray, ne saurait être résumé puisqu'il est une succession de morceaux choisis ou mieux pour reprendre avec l'auteur les propos de Montaigne : « une fricassée ». Je ne m'essayerai donc pas à effectuer une recension de ce texte. J'en extrairai simplement les lignes directrices et les textes qui m'ont le plus frappé. Il reste cependant nécessaire d'expliquer que les cinquante-trois textes qui constituent l'ouvrage sont une sorte de « *digest* » de l'ensemble de la philosophie onfrayenne. Le lecteur pourra donc, s'il le souhaite, pénétrer dans le monde de l'auteur par cette porte à facette.
- 46 Il ne manque rien en effet, dans ce texte. Toutes les positions de l'œuvre sont présentes toute la philosophie et l'éthique de Michel Onfray s'y expriment. Le titre lui-même situe l'ensemble du propos dans un cadre bien tracé et bien défini qui va de *L'art de jouir* à *La sculpture de soi*. Encore une fois, là, le corps est le centre de l'univers et l'odorat et le goût en sont sa tessiture. L'hédonisme y est évidemment érigé en règle de vie. Le matérialisme philosophique en est la base. Je me contenterai d'évoquer quelques morceaux qui m'ont particulièrement frappé.
- 47 Le premier, qui est le septième dans l'ouvrage, s'intitule : « Socrate à l'abattoir ». Ce texte évoque simplement la rentrée scolaire d'un professeur de philosophie en lycée. Et si dans celui-ci Socrate (Michel Onfray, le professeur de philosophie) va bien à l'abattoir c'est moins à cause des élèves et de l'espace convivial que peut constituer un établissement scolaire qu'en raison des contraintes institutionnelles et programmatiques qu'impose la fonction d'un enseignant de philosophie en terminale. A bien des égards je me suis retrouvé, lorsque j'enseignais en collège ou en lycée dans cet aphorisme pamphlétaire. D'autres, peut-être, y trouveront le même goût que moi.
- 48 J'ai goûté de la même manière, en tant que familier de l'œuvre, on ne s'en étonnera pas : « Foucault le contemporain ». Ce qu'affirme ici Michel Onfray, j'aurai souhaité l'écrire : « Reste l'œuvre inachevée, " veuve de son auteur " pour le dire comme Canguilhem, mais riche, en même temps, de cet inachèvement en forme d'invite à ce que d'autres reprennent le flambeau que le sida lui aura arraché des mains » (Onfray M., 1996 : 72). D'autres nombreux, dont Michel Onfray, ont probablement déjà repris le flambeau. Le texte quoiqu'il en soit est une sorte d'raison funèbre, *a posteriori*, qui redonne vie, pour un instant, au défunt professeur du Collège de France.
- 49 J'ai savouré, pour tout le savoir-vivre hédoniste qu'il laisse entrevoir, un texte qu'il sera inutile de décrire puisque l'essentiel est dans son titre : « *odor di femina* ».
- 50 J'ai aimé passionnément « La leçon de Pétrus » qui montre qu'un grand cru même « tourné » et aigri, mal vieilli, peut être une leçon de savoir-vivre qu'il peut être, en tout cas, une leçon d'histoire vivante.
- 51 J'ai pleuré, enfin sur : « au creux des nuitées », éloge des infirmières qui, un peu comme l'*Ars moriendi*, nous rappelle violemment les limites de notre existence.
- 52 Volontairement, je n'en dirai pas davantage pour laisser au lecteur l'envie de goûter à ces plaisirs autorisés et ainsi conforter et promouvoir la philosophie onfrayenne à laquelle, on l'a compris, j'adhère quasi inconditionnellement, tout en sachant qu'elle n'est peut être qu'un avatar supplémentaire de la fin de la modernité ou d'une « hypermodernité » triomphante.

Conclusion

- 53 Michel Onfray s'imisce dans la brèche qui a été ouverte par Mai Soixante-huit, dans le rationalisme, l'essentialisme et l'idéalisme philosophique. Sa philosophie retrouvant celle de La Mettrie, de Nietzsche ou, plus récemment, de Michel Foucault est une philosophie de la chair. C'est trop peu dire qu'elle est matérialiste hédoniste. Elle renverse en effet, en totalité les positions de l'ensemble du champ philosophique, poussant à ses limites la position phénoménologique et existentialiste, en affirmant que tout l'esprit est dans le corps et que tout l'homme est dans le corps. Ce faisant, elle promeut une nouvelle éthique (pour la postmodernité ?) bien plus séduisante pour le « bon-vivant » que celle par exemple de Comte-Sponville. Mais elle est aussi éminemment critique : critique du rationalisme, critique de la modernité, critique d'un homme pensé sans pulsion et sans animalité. En cela, elle pose tous les individus comme sujets de leur devenir et de leur être.
- 54 Mais elle va plus loin encore en appelant à renoncer à toute sorte d'eschatologie. Du paradis de l'au-delà, aux « lendemains qui chantent » et au « grand soir » elle récusé tout. C'est le *hic et nunc* qui l'intéresse, mais pas n'importe quel ici et maintenant. Un ici et maintenant où il s'agit, pour le dire avec l'auteur comme Chamfort : de « jouir et faire jouir, sans faire de mal, ni à toi, ni à personne ».
- 55 Dans ce contexte trouvent toutes leurs places les réhabilitations de la figure de l'artiste face au scientifique, de l'individu face aux moutons de Panurge, du nez et du goût, face à l'œil et à l'oreille organes de la modernité triomphante, de la vie et de la chair et de la chère face aux machines à faire des anges qu'elles soient religieuses ou scientifiques, le cynisme face au rationalisme et au platonisme. Les spécialistes des pratiques corporelles ne sauraient être indifférents à cette interpellation provoquante. Mais peut-être, pour clore cette recension vaut-il mieux laisser l'auteur s'exprimer pour que soient levées les dernières ambiguïtés possibles : « Autant dire que désireux de ces corps pleins que l'on retrouve sublimes chez Boucher, Watteau, Lancret ou Fragonard, je ne veux pas autre chose qu'un matérialisme radical, hédoniste et athée. Aux antipodes du spiritualisme ascétique et religieux, cette éthique est sous-tendue par une perpétuelle volonté de jouissance, pour soi et pour autrui, par soi et par autrui. Le seul corps réel est le corps possible, celui que foudroie aujourd'hui le sida comme pour attirer l'attention sur les tragédies qui s'installent encore à l'épicentre des échanges, de la communication et de la circulation des désirs et des plaisirs. Plus que jamais, et parce que cette épidémie donne trop d'armes aux tenants de l'idéal ascétique, de la castration et de la haine du corps, l'hédonisme est d'actualité, comme une revendication, une perpétuelle volonté de subversion, une authentique et capricieuse rébellion élégante devant le gouffre ouvert tel un fruit défendu donc les sucs sont violemment mortels » (*ibid.* : 379)
-

BIBLIOGRAPHIE

Onfray M. (1989) : *Le ventre des philosophes, Critique de la raison diététique*, Paris, Grasset.

Onfray M. (1989 b) : *Georges Palante. Essai sur un nietzschéen de gauche*, Folle-Avoine, s.l.

- Onfray M. (1990) : *Cynismes. Portrait du philosophe en chien*, Paris, Grasset.
- Onfray M. (1991) : *L'art de jouir. Pour un matérialisme hédoniste*, Paris, Grasset.
- Onfray M. (1993) : *La sculpture de soi. La morale esthétique*, Paris, Grasset, (Prix Médicis de l'essai).
- Onfray M. (1993 b) : *L'œil nomade. La peinture de Jacques Pasquier*, Folle-Avoine, s.l.
- Onfray M. (1995) : *La raison gourmande. Philosophie du goût*. Paris, Grasset, (Prix Liberté littéraire).
- Onfray M. (1995 b) : *Ars Moriendi. Cent petits tableaux sur les avantages et les inconvénients de la mort*, Folle-Avoine, s.l.
- Onfray M (1995 c) : *Métaphysique des ruines. La peinture de Monsu Desiderio*, Bordeaux, Mollat.
- Onfray M. (1996) : *Le désir d'être un volcan. Journal hédoniste*. Paris, Grasset.
- Onfray M. (1996) : *Les formes du temps. Théorie du Sauternes*, Bordeaux, Mollat.

P.S. : Les amateurs de grands crus, mais aussi les « archéologues » et anthropologues du temps, trouveront dans le dernier ouvrage cité en bibliographie une lecture précieuse. Je n'avais pas eu connaissance de ce texte au moment de la mise sous presse.

De très nombreux articles ont été publiés dans diverses revues dont, dans notre champ : la revue *Quel Corps ?*

NOTES

1.- Ce texte est délibérément rédigé à la première personne du singulier. Il vise par ce biais à montrer que le recenseur ne saurait être objectif. Au contraire, celui-ci se positionne nécessairement, tout comme le chercheur, cela a été remarquablement mis en lumière ap Georges Devereux (1980), en sujet avec la totalité de ses archétypes du monde et de ses prototypes d'humanité. Si l'oeuvre de Michel Onfray me touche c'est à cause de cela et parce qu'elle est un appel permanent à un positionnement en sculpteur de soi-même, en sujet critique. C'est pour cela, entre autres, que je choisis d'employer dans la totalité de ce texte la première du singulier et non le neutre comme c'est l'usage. Je ne saurai être neutre.

RÉSUMÉS

À partir de trois exemples très différents de « rituels corporels » l'article tente de dégager une théorie locale des rites initiatiques et des rituels de passage.

From three very different examples of « body rituals », the paper tries to extract a local theory of initiatic rites and ritual of passage or purification.

INDEX

Mots-clés : corps, école, rituel

Keywords : body, sport, rite, school, ritual

AUTEUR

JACQUES GLEYSE

Faculté des Sciences du Sport et de l'Éducation Physique. Équipe « Corps et culture »